

Charles de Bodinat

Interrogez-vous !



Partie I

L'intox tranquille

Le triangle d'incertitude

Unetelle – Monsieur Quidam, merci d'avoir accepté cette conversation à bâtons rompus, que nous allons développer, au fil de quelques jours, sur divers sujets qui vous sont chers. Bien que votre nom ne soit pas inconnu aux oreilles de certains, vos idées restent assez confidentielles. Pouvez vous nous dire au préalable quelles sont vos diverses généalogies, sociale, intellectuelle, philosophique, voire artistique ?

Quidam – Permettez moi tout d'abord de faire remarquer que ce n'est pas ma personne qui importe, mais peut-être la teneur de mes propos ou de mes écrits.

U – Vous ne trouvez pas que l'identité de l'auteur, le lieu d'origine d'un discours, soient importants ?

Q – Sans doute en sociologie, en politique, ou pour la presse people, mais dans la réflexion courante comme en philosophie, c'est le contenu qui est primordial ; le lieu, l'auteur sont secondaires. La question essentielle n'est pas de savoir qui a dit telle

chose, ni d'ailleurs si tel propos est correct ou non, mais s'il est juste ou faux, au moins s'il y a des éléments objectifs de départ ; dans quelle mesure approche-t-il, non pas déjà la vérité qui est l'idéal ultime, mais du moins le sensé.

U – Vous ne voulez vraiment rien nous dire de vous ?

Q – C'est Dante¹ qui a écrit – Vous m'excuserez d'introduire déjà une citation mais votre insistance m'y amène – : « *Parler de soi-même est indécent, car il s'agit d'un faux témoignage* ». Je m'en tiendrai à cette position.

U – Je vous entends, mais peut-être pourriez vous tout de même nous expliquer ce qui vous mobilise dans votre démarche d'expression ?

Q – Habituellement, et mis à part cette interview qui s'annonce intéressante et fort agréable, je préfère l'écriture, pour ne pas casser les oreilles (et les pieds) de mes semblables qui écouteront distraitement pour me faire plaisir ; le lecteur est volontaire, on ne lui impose rien, il peut laisser tomber quand ça lui chante sans nuire à la politesse. Il est vrai qu'il peut paraître présomptueux de discourir ou d'écrire : que prétend-t-on apporter d'intéressant à ses congénères, qui vaille le temps qu'ils consacrent à notre attention ? Mais il ne s'agit pas seulement dans ma démarche

¹ Le Banquet (Il Conviviale).

d'un apport personnel, du genre donneur de leçons, mais plutôt d'une transmission, ce qui la justifie.

U – Eh bien, soyez-en sûr, je vous écoute attentivement.

Q – Quelle est en effet l'essence de l'activité humaine sur cette terre ? C'est bien de recevoir, d'utiliser, puis de développer, enfin de transmettre ce qu'on a reçu – à commencer par la vie elle même et l'amour bien sûr, des connaissances, une foi, une morale, une culture, des coutumes, mais aussi des façons de penser ; en essayant dans l'idéal d'améliorer ce qui peut l'être au passage, ou pour le moins de préserver ce qui s'est avéré juste et bénéfique.

Chaque civilisation a ses propres « valeurs » selon le terme consacré, qu'elle considère comme intouchables et défend avec acharnement. Dans nos pays occidentaux, le principe de liberté est le ferment de notre civilisation mais est aussi un risque, puisqu'il implique le droit de la critiquer et d'en rejeter – disons les références – Chacun dans sa jeunesse a pu contester les normes tutélaires, vouloir se libérer des principes établis, prétendre faire table rase, mais sans savoir quoi mettre à la place – et ces velléités d'indépendance elles mêmes sont normales – mais cela, malheureusement parfois pour gober d'autres dogmes encore plus aliénants ; puis à l'épreuve, se rendre compte que parmi ces références, certaines peuvent se révéler des repères permettant de se situer sur la carte de l'existence – même pour s'émanciper il faut savoir de

quoi on s'émancipe – Voici Picasso disant à Malraux : « *La peinture est un moyen de se libérer* », mais il en connaissait parfaitement les bases classiques, il savait de quoi il se libérait.

Pour ma part, ne dérogeant pas à cette attitude de rejet ou du moins d'indifférence, dans un premier temps je n'eus guère de considération envers ces dites « valeurs » que l'on tenait à me refiler comme des habits démodés ; que valaient-elles justement ? Puis au cours de la vie je pris conscience que ce qui m'était proposé était particulier : plus qu'un éventaire de dogmes et de préceptes intangibles, cela constituait davantage une manière d'appréhender les choses, un mode de conduite de la réflexion ; éléments qui avec quelques jalons essentiels s'avérèrent atouts précieux, à la fois instruments de navigation et points cardinaux dans l'odyssée de la vie.

C'est pourquoi, s'il n'est pas illusoire d'espérer qu'une expérience particulière puisse servir à d'autres, si cet héritage peut encore avoir quelque valeur aujourd'hui, autant essayer de le transmettre plus largement qu'à ses seuls descendants. Il n'est peut-être pas vain de faire passer la carte, établie de générations en générations : mais le profil des côtes se transforme, les fonds changent, les balises sont déplacées, et j'ai pu y apporter à mon tour quelques annotations, précisé quelque contour, signalé quelque amer² remarquable

² Repère sur la côte.

ou mentionné des sondes nouvelles. Si cette carte, même schématique, peut un jour être utile à quelque autre Ulysse pour l'aider à diriger sa barque, ma démarche aura été récompensée.

En navigation – excusez-moi d'user encore de la métaphore maritime, mais j'ai quelques antécédents pratiques en ce domaine qui expliquent cette récurrence – chacun sait que pour progresser avec sûreté il faut faire le point (je parle du temps où il n'y avait pas encore le point par satellites, c'est à dire où on faisait le point par soi-même, avec seulement un sextant et une montre, indépendamment, sans avoir à demander à d'autres où on est) ; enfin bref, pour faire le point on prend des repères précis, terrestres ou astronomiques, sûrs, définis préalablement, dont on recoupe les données : les azimuts relevés ou hauteurs observées. Mais le recoupement obtenu n'est jamais précis à cent pour cent ; il est en fait, non pas un point, mais un triangle dont les dimensions varient selon la visibilité, la précision de l'observation : on l'appelle le « *triangle d'incertitude* » La position est quelque part à l'intérieur de ce triangle ; plus il est grand, plus il y a d'incertitude ; plus il est restreint, plus la position est précise. Le triangle cerne au mieux la vérité, il est considéré comme représentant « la position », sûre mais jamais absolue, qui permet néanmoins d'estimer la dérive, de parer les écueils et de tracer la route à venir.

Transposés dans la discussion courante, dans la réflexion personnelle comme dans les décisions de la vie, ces repères métaphoriques peuvent être historiques ou géographiques, philosophiques et sémantiques, comme scientifiques... comparés et recoupés dans le temps et l'espace, mais en ne perdant pas de vue leurs contextes, ils sont les références de base de toute position, au sens avis, opinion, ou résolution. Ils doivent donc être parfaitement définis au départ, sinon les approximations se cumulent, le « triangle d'incertitude », qui délimite la marge d'opinions et de conclusions sensées, devient trop large pour être exploitable, devient brouillard, se transforme en « triangle des Bermudes » !

L'essentiel pour se comprendre, est que l'on s'accorde au départ sur le sens des mots, des choses, dans leur contexte ; qu'il y ait un langage commun ; soit pour rapprocher les points de vue, soit pour souligner clairement les divergences ; sinon ce ne sont que sophismes et polémiques stériles, donc perte de temps. Il faut parfois remonter en amont des certitudes, chercher la bifurcation où il peut y avoir eu fausse route, vérifier au delà des idées préconçues, revenir aux sources ; et surtout réhabiliter l'humanisme, c'est à dire, non un savoir encyclopédique que l'on peut retrouver dans toute bibliothèque ou par Internet, mais la synthèse et la relation des connaissances de base entre elles.

U – Mais il n’y a rien là de bien nouveau, c’est ce que font la plupart des intellectuels, des journalistes... sinon les politiques !

Q – Vous croyez ? Pour un petit nombre sans doute, qui a du mal à se faire entendre, qu’on écarte car ils dérangent le ronronnement consensuel ; quant à ceux qui occupent le devant de la scène, surtout dans l’audiovisuel, beaucoup sont férus du jargon préfabriqué, amateurs de kits idéologiques. Chaque fois qu’on « ouvre le poste », les exemples abondent du non sens commun, du nombrilisme mimétique des médias ; veuillez parler dans l’hygiaphone : pour maints de vos confrères ou politiciens et « intelligentia » autoproclamée le verbe est magique : ce qui compte c’est sa sonorité, s’il est à la mode, idéologiquement correct ; alors il suffit à toute réflexion. C’est le « *fétichisme du mot* » selon Hubert Védrine : Ce ne sont qu’incantations pour conjurer le sort, anathèmes au lieu d’arguments pour excommunier les récalcitrants, formules branchées pour initiés ; le tout enrobé dans une bonne dose de flatteries et de promesses à l’adresse de l’auditoire entretenu dans l’illusion d’être bien informé.

U – Vous êtes plutôt sévère ; pourriez vous nous donner quelque illustration de vos propos ?

Q – Comme vous le disiez, rien là de bien nouveau ; de tous temps la démagogie fût de mise et décrite dans les grands mythes : déjà le serpent flattait Adam et Ève avant de leur promettre félicité et toute

connaissance. Curieusement, les sirènes, dans leurs chants, emploient la même ruse pour charmer Ulysse : *« Viens ô illustre Ulysse, grande gloire des Akhaiens... aucun homme n'a dépassé notre île sans écouter notre douce voix, puis il s'éloigne, plein de joie et sachant de nombreuses choses... »* ; aussi cette tactique fût-elle dénoncée par les sages de la Grèce antique. Permettez moi de consulter quelques notes ; il s'agit de traductions du Grec ancien par l'helléniste Jacqueline de Romilly : Au V^e avant J.C. L'historien Thucydide déclare : *« Nous avons dit que personne n'avait le moyen d'influencer le peuple ; il y en a pourtant un : la parole ; et avec la parole, la flatterie, les promesses, les habiletés rhétoriques. »* Et le poète Aristophane dans sa comédie « les Cavaliers » fait déclamer au chœur : *« Ô Démos, qu'il est beau ton empire, tous te craignent à l'égal d'un tyran, mais tu es facile à mener par le bout du nez, tu aimes à être flatté et dupé, toujours écoutant les parleurs bouche bée. »* Un jour s'adressant aux Athéniens il leur dit : *« quelqu'un parlait-il de la brillante Athènes ? Il obtenait du coup tout ce qu'il voulait avec ce mot « brillance », un qualificatif bon pour les sardines ! »*. Même Cléon, pourtant considéré comme démagogue par Thucydide (mais le terme avait moins de virulence à cette époque, il signifiait plutôt populaire), se plaint de l'assemblée : *« Dominés par le plaisir de vos oreilles, vous êtes plus semblables à des spectateurs*

*assis pour écouter des sophistes, qu'à des citoyens en train de délibérer ! »*³

Après la phase séduction vient celle du discours rituel. Par exemple aujourd'hui, Les vocables les plus en vogue sont ceux qui tentent de censurer la liberté de parole ; ainsi du verbe *stigmatiser* : on ne peut émettre la moindre critique envers un individu lié à un groupe, une communauté (ce qui est le cas de presque tout le monde), car on va « stigmatiser » tout cet ensemble ! De même pour « *discriminer* » qui a une forte puissance évocatrice par l'expression « discrimination raciale » mais est utilisé pour un tas de sujets secondaires ; il y aurait des discriminations positives, d'autres négatives, mais qui en juge ? On n'ose plus faire aucune distinction, la moindre différenciation, de peur d'être accusé de discrimination. Il est aussi d'autres thèmes, vaches sacrées du paysage politico-médiatique, auxquels on ne doit pas toucher sous peine de sacrilège, tels ceux de *racisme*, *fascisme*, *antisémitisme*... Pourtant ces mots graves, sont souvent employés abusivement dans le but de disqualifier du rang d'interlocuteur convenable celui qui aurait des velléités de varier de la ligne bien pensante ; à force d'être galvaudés ils perdent de leur impact pour les cas où ils seraient nécessaires. Il faut être lucide : sous ces termes qui se veulent dénonciateurs se cachent des slogans, se

³ France Inter, « La marche de l'histoire » du 1/3/2012, avec l'historienne Pauline Schmitt-Pantel.

camouflent plus ou moins grossièrement des stratégies idéologiques. Je pense que nous aurons l'occasion de revenir sur le sujet.

Plutôt que ce règne de la « doxa », chez les grecs anciens l'opinion implicite du milieu, prônons donc le raisonnable contre la résonance, la cohérence contre la co-errance !

U – Belle formule en effet, magique sans doute elle aussi ? Mais ne généralisez vous pas trop ?

Q – Il est vrai que toutes les généralités sont abusives, y compris cette dernière selon la formule. J'ai peut être forcé un peu le trait. Néanmoins il me semble opportun de souligner la confusion régnante, parfois cultivée à dessein à des fins déstabilisatrices, et de rectifier certaines présentations des choses.

Au début du XX^e siècle Baden Powell disait : *« essayez de laisser ce monde quand vous le quitterez un peu meilleur qu'il était en y entrant »* ; et il apprenait aux éclaireurs, aux « scouts », pour qu'ils puissent remplir leur mission, à repérer les points cardinaux quelque soit l'environnement, la nuit ou le jour. Illustrer à travers quelques thèmes concrets le moyen fiable de se positionner pour progresser ensemble vers un tel but, en réduisant le triangle d'incertitude, voilà la seule contribution que je peux essayer d'apporter à l'amélioration du monde, voilà ce qui me mobilise dans, comment disiez vous ? Ah oui ! Ma démarche d'expression.

U – Je vois ! Après Ulysse c'est plutôt un mélange de Baden Powell et de Don Quichotte ? Mais pour quelle quête ? Celle de la raison ?

Q – Ne vous déplaît, je préférerais Christophe Colomb, pour aller de l'avant sans nostalgie en se donnant les instruments, la caravelle, la boussole, de découverte de nouvelles routes ; sans oublier le sablier car pour faire le point il faut avoir l'heure la plus exacte possible ; remettre les pendules à l'heure est donc aussi une des tâches essentielles. Quant à la raison, oui bien sûr, mais sans grand R, sans lui vouer un culte, au sens raisonnable, retour au bon sens.

U – Au rationnel alors ?

Q – Je me méfie du mot autant que de ceux qui se disent rationalistes ; même à partir de bases précises, dans la vie tout n'est pas toujours purement rationnel. Sans nous égarer dans trop de philosophie, l'instinct, le sens de l'humain, certaines notions qui ne peuvent être qu'empiriques ont leur place aussi : le temps et l'espace, l'amour, le respect, le bien et le mal, la liberté... sont-ils à cent pour cent rationnels ? La raison pure est inapte à appréhender totalement les choses, elle est la base mais il lui manque une dimension indicible ; la vie n'est pas une équation. Le rationalisme peut être parfois intégriste, voire dictatorial, autant que ceux qu'il accuse de cela ; les grandes idéologies criminelles se voulaient les plus rationnelles ; mais nous y reviendrons... Ne dit-on pas « mettre à la raison » c'est à dire soumettre,

contraindre ? Et ceux qui se résignent « s'en font une raison » !

U – Là vous jouez encore sur les mots !

Q – Je plaisante sérieusement.

U – J'aimerais vous poser une question à dessein provocatrice : ne craignez vous pas d'être taxé de réactionnaire, même d'antiprogressiste ?

Q – Etiquettes ! Qui pallient le manque d'argument de ceux qui les collent ! Mais je veux bien répondre car on entre par ce biais dans le vif du sujet : Je place avant tout le progrès intrinsèque de l'homme, avant le progrès matériel dont l'aspect le plus positif est qu'il nous rapproche par la science de la connaissance ; il n'y a là rien qui soit contre le progrès ! Quant aux idées dites avancées... parfois c'est pour mieux reculer, ou si on est au bord du gouffre mieux vaut y regarder à deux fois avant d'avancer, bien vérifier le sens, bien peser leurs mots ; ou bien est-ce réactionnaire d'utiliser le dictionnaire ? Je ne m'oppose nullement aux changements bien que je me réserve le droit d'avoir une réaction, au sens réagir, quand ces changements me paraissent inutiles, stupides ou dangereux. Le mot « réactionnaire » me semble donc inapproprié selon son usage politique courant, mais le mot « réaction » sain et utile en tant qu'inverse d'amorphe, d'acceptation béate de toute mode.

U – Vous-vous méfiez des modes, alors êtes-vous tout de même un homme moderne ?

Q – Je vais m'en tirer par une pirouette : voilà déjà plusieurs siècles que c'est à la mode d'être moderne ! Or vous connaissez l'adage : suivre la mode c'est déjà être démodé, eh bien, se dire moderne c'est déjà ne plus l'être. Il faut essayer tout à la fois d'avoir du recul tout en étant en avance d'un temps ; ne pas vouloir à tous prix être dans le temps afin de garder l'esprit libre. Être critique de son temps de manière lucide, sans tomber dans le dénigrement systématique ni le masochisme, ne pas accepter d'emblée tout ce qui se présente comme « moderne », c'est peut-être ça être moderne mais le mot paraît vieillot !

U – Vous avez l'air de vous défendre !

Q – Sans doute, légitime défense, c'est vous qui m'agressez ! Mais bravo, vous avez tout de même réussi à me tirer quelques vers du nez sur moi-même ! Néanmoins je vous pardonne puisque ceci nous amène à ce qui « m'interpelle quelque part » comme on dit sans jamais préciser où. – Bon, soyons plus sérieux, mais vous n'y gagnerez peut-être pas au change...

U – Je prends le risque !

Q – Vous l'aurez voulu ! Mais je vous préviens, nous allons sans doute avoir une conversation « tous azimuts », là où le vent des propos nous portera et entremêlera les sujets.

U – Allons-y !

Q – Puisque vous évoquiez le modernisme, commençons par là :

Nous pouvons y distinguer deux facettes, le progrès matériel, technique, scientifique, et le progrès intrinsèque de l'humanité, son évolution, ou non, vers un homme meilleur.

Le paradoxe de la modernité est que le progrès matérialiste et technique n'amène pas systématiquement au progrès humain intrinsèque et qu'il aille même souvent à son rencontre, à l'inverse des convictions de la plupart des penseurs depuis le dix-huitième siècle jusqu'à la moitié du vingtième. Quelle en est la raison ? C'est qu'en fait ces deux évolutions ne sont pas forcément parallèles, c'est la fameuse question de l'homme et de l'outil : l'outil est neutre en lui-même, tout dépend de l'usage qu'on en fait, des intentions bonnes ou mauvaises de celui qui le manie ; avec un marteau on peut tout aussi bien commettre un crime que construire ; l'outil peut tout aussi bien servir à des finalités positives que négatives et les techniques modernes amplifient ses effets autant dans les deux sens.

Le progrès matériel évolue continuellement tandis que le progrès humain est irrégulier, il peut faire des bonds en avant comme il peut stagner, voire reculer ; de là un décalage qui peut devenir extrêmement dangereux pour l'humanité car la barbarie est toujours à fleur de peau. En caricaturant nous pourrions dire que l'homme en est arrivé à avoir en mains la puissance atomique avec, toujours sous

jacente, la mentalité de Cro-Magnon ou de Gengis-Khan !

Cette question est au cœur de la civilisation mais elle dérange ce mythe d'un progrès humain continu engendré automatiquement par le progrès matérialiste.

U – Mais comment définir le bon usage du mauvais ?

Q – Pour illustrer cela nous pouvons observer un domaine de développement précis, révélateur car au carrefour de toutes les activités humaines : les moyens de communication et leur utilisation.

U – Nous revenons ainsi au début de notre conversation.

Q – Effectivement. Nous avons vu que l'évolution intrinsèque de l'homme reste toujours du domaine de sa propre volonté, des ses choix dans l'usage de l'outil pour bâtir ou détruire, libérer ou asservir, respecter ou humilier, quelque soit l'état de la technique. Cela ressort de la notion de bonne ou de mauvaise volonté au sens biblique : « *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* ».

U – N'est-ce pas trop manichéen ?

Q – Pas exactement, le manichéisme met le bien et le mal à égalité comme les deux faces d'une même pièce, la part de mal est donc inéluctable. Tandis que dans la théologie chrétienne, qui fonde notre civilisation, en ce monde l'un peut toujours l'emporter

sur l'autre, c'est là qu'entre en jeu la responsabilité de l'homme dans un combat perpétuel.

U – C'est vraiment subjectif, par rapport à de nos propres valeurs occidentales !

Q – Valeurs dites occidentales et qui ont des racines chrétiennes ; or la Chrétienté ayant elle-même son berceau en Orient, voilà déjà une grande partie du monde impliquée ! Bien et mal, étalonnés à l'aune de principes humains et politiques issus en partie de l'Occident mais reconnus officiellement par un nombre croissant de nations : principes de respect, d'égale dignité et de liberté de la personne humaine, et par extension du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. On ne peut en même temps avoir l'air de les contester, ces « valeurs », de les relativiser au nom de particularismes culturels ou autres, d'opportunités de pouvoir ou de commerce, et invoquer en même temps à tout bout de champ les « droits de l'homme » qui en sont issus. La plupart des pays siégeant à l'O.N.U. ont signé la Déclaration Universelle ; on peut donc parler de valeurs universelles même si pour un bon nombre elles restent théoriques, et de toutes façons *« Ce n'est pas parce que certains ne les considèrent pas comme universelles qu'il faut remettre en cause nos propres convictions »* dixit Hubert Védrine⁴. Nous aurons l'occasion d'y revenir ; mais si vous voulez bien, pour les besoins de notre discussion et pour ne pas

⁴ France Inter 11 juillet 2008